

**ALLEMAND**  
**ÉPREUVE À OPTION**  
**COMMENTAIRE COMPOSÉ DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE**  
**ET COURT THÈME**

**Olivier Baisez, Christine Roger**

**Coefficient : 3 ; durée : 6 heures**

13 candidats ont composé sur un passage de *Jugend ohne Gott* (1937) de Ödön von Horváth et ont traduit un court extrait de *La Peste* (1947) d'Albert Camus. 11 copies ont obtenu des notes allant de 10,5 à 19,5 et deux copies ont été notées 9 et 9,5 en raison de fautes élémentaires récurrentes (fautes de genre, rection des verbes, pluriel des substantifs courants, etc.), de connaissances lexicales insuffisantes ou mal assimilées pour les deux parties de l'épreuve et d'une analyse insuffisamment approfondie pour la partie commentaire. La moyenne générale (13,54) est de 2 points supérieure à celle de la session précédente (11,58). Le jury salue ce progrès tout à fait remarquable. Il félicite les candidats et souhaite rendre hommage aux collègues qui préparent cette épreuve.

**COMMENTAIRE COMPOSÉ**

L'extrait proposé ne présentait pas de difficultés d'ordre lexical ou syntaxique. Aucune référence n'était à élucider et le jury n'attendait pas des candidats une mise en contexte précise. Quelques candidats ont, par prudence sans doute, lu l'extrait comme une parabole, ce qui était tout à fait possible, puisque l'auteur se garde de situer l'action dans l'espace et dans le temps, tout en livrant une méditation sur ce qu'est devenu l'individu dans l'Etat totalitaire. Certains points d'ancrage historiques (d'après les indices fournis par le paratexte par exemple), associés à une réflexion sur les disciplines enseignées par le professeur – l'histoire et la géographie ont un rôle-clé dans les régimes totalitaires – pouvaient néanmoins étoffer utilement le propos. Le jury a apprécié la finesse d'analyse de certains candidats qui ont su émettre, sans jugement de valeur, des hypothèses intéressantes sur le texte, en mettant à profit de façon judicieuse leurs connaissances historiques et littéraires.

La technique de l'exercice du commentaire composé qui consiste à proposer un parti de lecture personnel et cohérent a été dans l'ensemble bien respectée par les candidats. L'argumentation doit être claire et nuancée, construite selon une logique au service de ce que le candidat cherche à démontrer. Il convient de citer le texte à bon escient, en tant qu'illustration ponctuelle, pour appuyer son propos. Le jury a valorisé les copies qui faisaient preuve d'une réelle sensibilité au texte accompagnée d'une prise de risque critique. Les meilleurs candidats ont montré avec finesse comment la figure à la fois humaniste et paternelle du professeur cède le pas à celle du petit fonctionnaire subalterne et craintif qui semble avoir renoncé à écouter sa « voix intérieure » pour devenir complice du pouvoir.

*Jeunesse sans Dieu* de Ödön von Horváth, écrivain de langue allemande au passeport hongrois et chroniqueur d'une période marquée par la montée du nazisme, paraît en 1937 à Amsterdam chez Allert De Lange, l'éditeur des exilés. L'univers horváthien est peuplé d'« éternels petits-bourgeois » pris dans les trivialités du quotidien. Parmi eux, un professeur d'histoire et de géographie qui gagne modestement son pain dans un lycée municipal et qui exerce son métier sous le contrôle de son autorité de tutelle. La situation de départ est banale : la correction de vingt-six copies, tâche laborieuse et monotone que le narrateur troquerait volontiers pour une promenade au parc ou une sortie au cinéma, donne lieu à un long monologue intérieur à la manière de Schnitzler sur l'école, terreau du fascisme. Les questions rhétoriques qui émaillent le texte le transforment cependant en dialogue masqué avec le lecteur, ce qui a été bien mis en évidence par quelques candidats.

Les meilleures copies ont su montrer comment l'écriture horváthienne mime le naturel et le spontané pour mieux dénoncer le jargon d'un milieu prétendument lettré, composé d'emprunts à la propagande officielle (« unsere hochstehende Industrie », « der heimische Arbeitsmann », « das Volksganze », « Neger »), de résidus de connaissances et de lieux communs. On pouvait aussi y lire des allusions bibliques (Matthieu 19:14). De manière à la fois souple et rigoureuse, dans une langue qui n'est « orale » qu'en apparence, Horváth épingle dans le texte « des vérités vieilles comme le monde [qui] nous sont resservies comme des slogans tout neufs », expose l'aliénation et l'embrigadement idéologique du peuple par la propagande moderne (la radio, diffusée par le fameux « Volksempfänger », étourdit les masses), montre les ambivalences de l'individu dans la société totalitaire. Un candidat a fait une référence très pertinente à *LTI. Notizbuch eines Philologen* (1947) de Viktor Klemperer. Le rapprochement est éclairant, puisque, comme dans le carnet de Klemperer, la langue dans *Jugend ohne Gott* n'est pas seulement un mécanisme violent de perversion de l'ordre existant, elle est promotion de l'ordre nouveau.

Horváth illustre dans son roman le travail souterrain, quasi occulte, de cette nouvelle langue totalitaire qui aliène tous ceux qui s'en remettent inconsciemment à elle et en font usage de façon mécanique. Le mécanisme d'autocensure est le produit de la peur et met en évidence les contradictions de la conscience (« Ich werde mich hüten als städtischer Beamter, an diesem lieblichen Gesange auch nur die leiseste Kritik zu üben! »). Dans les raisonnements monolithiques que les jeunes élèves âgés de « quatorze ans environ » mettent sur papier, le « faux » et le « boiteux » peuvent désormais avancer « bras dessus bras dessous en beuglant des paroles creuses », car « ce qui se dit à la radio, un professeur n'a pas le droit de le biffer ». Créatures sans raison ni entendement, les garçons sont présentés comme une masse impersonnelle. D'ailleurs, dans cet ordre nouveau soumis à une autorité unique, ils ne sont identifiables qu'à travers l'initiale de leur patronyme ou un nom très courant (« Franz Bauer »). Les copies les mieux notées ont très bien analysé le processus de déshumanisation que dépeint Horváth dans l'extrait : derrière la relation familière du professeur et de ses élèves se cache une violence d'autant plus terrifiante qu'elle est insoupçonnée et inattendue. L'extrait pouvait être lu comme le témoignage de l'effroi de l'auteur devant l'abandon de toute culture humaniste et la liquidation de la conception de l'école héritière de l'*Aufklärung* (émancipation et autonomie, compréhension factuelle du monde et action sensée de l'individu au sein de la société, etc.).

## COURT THÈME

Le texte proposé pour l'épreuve de court thème était un extrait de l'*incipit* de *La Peste* d'Albert Camus, de facture classique. Il ne comportait aucune difficulté lexicale ou syntaxique qui fût de nature à dérouter les candidats. Les phrases s'enchaînaient avec une logique qui pouvait être repérée facilement.

Dans la première phrase, la traduction de « commode » a parfois posé problème. L'adjectif « kommod » rend certes le sens de son équivalent français, mais pas le niveau de langue, puisqu'il appartient en allemand à la langue soutenue et n'est guère employé. « Eine angenehme Art », « eine einfache Art », « eine bequeme Art und Weise », « eine praktische Art » étaient des solutions valables, mais pas « eine zweckmäßige Art », qui signifie fonctionnel, utile. « Faire la connaissance d'une ville » pouvait être traduit par « eine Stadt kennenlernen », tandis que « jemandes Bekanntschaft machen » sera utilisé dans un autre contexte, pour désigner les rencontres entre individus. Le verbe « chercher » pouvait être traduit par « suchen » ou « herausfinden », mieux adapté ici que « untersuchen » (« inspecter »). Le pronom « on » dans « on y travaille », « on y aime », « on y meurt » est un sujet collectif indéfini (tout le monde indistinctement) qu'il convient de traduire par « man » (une tournure passive est grammaticalement correcte, mais alourdirait inutilement la phrase).

Traduire « air » par « Luft », « Air » ou « Ton » dans la phrase suivante était un contresens. « Das Aussehen » (die äußere Erscheinung, die Beschaffenheit) désigne l'apparence physique et « der Anschein » renvoie à la (fausse) apparence, alors qu'il est question, dans le texte de Camus, de la contenance, du comportement (« die Miene », « der Gesichtsausdruck »). « Frénétique et absent » a donné lieu à de nombreuses propositions. Le jury a toléré que « frénétique » soit traduit par « frenetisch » (au sens de « leidenschaftlich »), mais pas par « stürmisch », « rasch » ou « müßig » qui, dans ce contexte, étaient des faux sens. « D'un air absent » désigne au figuré un manque d'attention et ne pouvait pas être traduit par « mit einem hohlen Aussehen ».

« Prendre des habitudes » devait être traduit par « Gewohnheiten annehmen » (et non par « \*Gewohnheiten nehmen », « \*Gewohnheiten gewinnen » « \*Gepflogenheiten wiederholen », « \*Gewöhnheiten einstellen »). La confusion entre « Gewohnheit » et « Gelegenheit » a été sanctionnée. L'expression idiomatique « faire des affaires » pouvait être transposée par « Geschäfte machen », mais non pas par « \*Affären machen » (au lieu de : « eine Affäre haben »), un faux ami pourtant bien connu.

Le jury souhaite attirer l'attention des candidats sur l'importance de l'orthographe allemande. Une relecture très attentive devrait permettre d'éviter les erreurs lexicales (« \*Gewöhnheit », « \*Gelt », « \*Frohlichkeiten ») et les erreurs portant par exemple sur le pluriel des substantifs courants (« \*unsere Mitbürgers », « \*die Filmen ») ou sur le genre (« \*der Woche », « \*die Glück », « \*die Interesse »). Un travail de relecture soigneux doit éviter les calques (« der Effekt des Klimas », « \*für Ziel haben ») et, plus généralement, d'éliminer les scories de la traduction. Les copies très bien notées ne sont pas exemptes d'erreurs. Elles montrent toutefois un bon maniement et une vraie connaissance de la langue allemande, une perception juste du texte et une prise de recul par rapport au français et à ses spécificités de formulation.

### *Proposition de traduction*

Eine bequeme Art, eine Stadt kennenzulernen, besteht darin, herauszufinden, wie man dort arbeitet, wie man dort liebt und wie man dort stirbt. In unserer kleinen Stadt – es mag wohl am Klima liegen – tut man dies alles gleichzeitig, mit demselben angespannten und abwesenden Gesichtsausdruck. Das heißt, dass man sich dort langweilt, und sich bemüht, Gewohnheiten anzunehmen. Unsere Mitbürger arbeiten viel, aber immer, um reicher zu werden. Ihr Interesse gilt hauptsächlich dem Handel, und sie befassen sich vor allem mit dem, was sie das Geschäftemachen nennen. Gewiss finden sie auch Gefallen an den kleinen Freuden, sie lieben die Frauen, das Kino und das Baden im Meer. Vernünftigerweise gehen sie diesen Vergnügungen jedoch nur am Samstagabend oder am Sonntag nach, während sie bestrebt sind, an den anderen Wochentagen viel Geld zu verdienen.

nach A. Camus, *Die Pest* (1947)